

PRÉSENTATION GÉNÉRALE

L’Idée d’une histoire universelle au point de vue cosmopolitique, parue en novembre 1784, fait partie des seize articles que Kant publia dans la *Berlinische Monatsschrift*, l’un des principaux organes de presse de l’*Aufklärung* (autrement dit les « Lumières » allemandes). La vocation de l’opuscule à une diffusion relativement large parmi un public éclairé confère à cette œuvre son statut particulier : Kant n’est pas ici le professeur, mais le « savant¹ », celui qui s’exprime et prend position publiquement dans le cénacle des gens instruits. En tant que savant, sa tentative de traiter philosophiquement la question de l’histoire consiste à répondre à des questions communes et à interroger des problèmes politiques concrets. C’est ainsi la question de la liberté et celle du sens de l’histoire humaine qui constituent le centre de l’opuscule.

Dans quel contexte politique Kant écrit-il ?

Une philosophie de l’histoire est pour Kant nécessaire à la découverte du destin qu’a sur Terre l’espèce humaine. Cette découverte doit cependant s’appuyer sur une prise en compte de la situation politique et culturelle présente, afin que la recherche de cette fin ne soit pas une pure rêverie. Ce contexte – dans lequel Kant affirme trouver un indice de la réalité de la finalité que son histoire philosophique identifie – est celui qu’il qualifie dans *Qu’est-ce que les Lumières ?* de « siècle de Frédéric² ». Le règne de Frédéric II de Prusse est en effet marqué par un relatif libéralisme politique mis au service du développement économique : tolérance officielle à l’égard des minorités religieuses, ouverture à l’arrivée d’immigrants huguenots,

1. Dans son article *Qu’est-ce que les Lumières ?*, paru deux mois plus tôt dans la même revue, Kant nomme « savant » « l’usage public de sa propre raison [...] devant l’ensemble du public *qui lit* » (Kant, *Qu’est-ce que les Lumières ?*, Paris, GF, 1991, p. 45) – rôle que l’on attribuerait aujourd’hui à l’« intellectuel ».

2. *Idem*, p. 49.

fondation d'une académie des sciences et de nombreuses écoles, limitation progressive du servage, amélioration des transports et abolition des octrois qui limitaient le commerce... Si Kant diagnostique dans ces progrès davantage la marque d'une politique intéressée par la fortification d'une puissance économique pour laquelle la concurrence commerciale remplace désormais l'hostilité militaire, qu'une quelconque philanthropie, il n'y voit pas moins le résultat du progrès intellectuel et moral constitué par les Lumières. Leur diffusion « peut monter jusqu'au trône », provoquant une transformation des maximes du gouvernement qui, en retour, favorise la liberté de penser, d'expression et d'activité. L'époque présente doit donc être celle d'un renforcement mutuel des Lumières et de la liberté politique, et par là elle témoigne du progrès historique global dont elle est une étape décisive.

Qu'entend-on par « histoire » en 1784 ?

Le projet d'une histoire philosophique, présentant les enjeux d'une conceptualisation philosophique des savoirs historiques, relative aux questionnements d'une époque de transition politique, est aussi corrélatif à l'état de commencement et de débat où se trouve alors la discipline historique. C'est pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle que l'historiographie abandonne une conception plurielle de l'histoire, relative à tel peuple ou tel souverain, au profit de l'idée de l'histoire comme processus unitaire. De ce procès global, un genre humain unique serait l'acteur sur la scène mondiale, dont les voyages et les débuts de la colonisation ont élargi la connaissance au-delà de la seule Europe. L'histoire est ainsi de moins en moins comprise comme attribut d'un sujet particulier (histoire de tel règne, de tel siècle...) et de plus en plus comme un sujet propre doté d'une dynamique immanente. Ainsi se multiplient les « histoires mondiales », caractérisant le plus souvent cette dynamique comme un progrès des sciences et des arts ou de la liberté civile. Cet état transitoire de mutation du concept d'histoire dans l'historiographie conduit celle-ci ainsi que les philosophes à une réflexion sur les fondements, la nature et le

rôle du savoir historique. C'est ainsi que paraissent à cette époque de nombreuses philosophies de l'histoire (notamment *Une autre philosophie de l'histoire* de Herder et *De l'éducation du genre humain* de Lessing) auxquelles se joint en 1784 l'article de Kant¹.

À quelles conceptions de l'histoire Kant s'oppose-t-il ?

Kant intervient ainsi dans un champ philosophique et historiographique marqué par la polémique, où lui-même va soutenir une position tranchée, assumant ou critiquant soit des concepts alors généralement utilisés, soit des interlocuteurs singuliers quoiqu'ici jamais explicitement mentionnés. L'originalité de son point de vue tient à ce qu'il mobilise à la fois l'idée dominante parmi les Lumières d'un progrès historique de l'humanité, et les références à la guerre et à la superficialité de la culture que les critiques des Lumières opposent à l'idée de progrès. À l'intérieur de l'idée d'histoire comme progrès des sciences et des arts, idée présente en Allemagne (notamment chez Iselin²) comme en France (chez d'Alembert³) ou en Écosse (chez Ferguson), Kant veut introduire la négativité de l'irrationalité et des conflits. Cette négativité n'est cependant pas ici conçue, à la façon de Rousseau⁴ et Herder⁵, comme une objection au progrès mais comme le moteur de celui-ci ! Notamment contre Herder, Kant soutient que la destination de l'homme (destination terrestre et non céleste⁶) est un perfectionnement infini des capacités de l'homme dans les sphères politique et culturelle. Le sujet en est l'espèce humaine, et non telle ou telle époque, chacune n'étant qu'un moyen du processus

1. Sur ces questions, on consultera avec profit l'ouvrage de Bertrand Binoche : *Les Trois Sources des philosophies de l'histoire (1764-1798)*, Presses de l'université de Laval, 2008.

2. Iselin, *Sur l'histoire de l'humanité* (1764).

3. D'Alembert, *Discours préliminaire* de l'*Encyclopédie* (1751).

4. Rousseau, *Discours sur les sciences et les arts* (1750).

5. Herder, *Une autre philosophie de l'histoire* (1774).

6. À l'inverse de la version qu'en présente Spalding en 1748 dans ses *Considérations sur la destination de l'homme* (non traduit), ouvrage très populaire et souvent commenté à l'époque.

global. C'est ainsi dans un champ polémique intérieur à l'*Aufklärung*, consistant à concevoir désormais historiquement des idées telles que la fin de l'homme, auparavant presque exclusivement objets d'un traitement métaphysique, que se situe l'écrit de Kant.

Le cosmopolitisme est-il une idée nouvelle ?

L'histoire, comme réalité et comme savoir, doit donc être universelle. Cet impératif méthodologique se joint à la nécessité d'écrire « au point de vue cosmopolitique », c'est-à-dire d'identifier dans l'histoire un progrès vers l'établissement d'une organisation internationale assurant le droit des peuples et la paix. Chaque État libre et chaque homme devraient devenir par là « citoyen du monde », selon l'étymologie de « cosmopolite ». Un tel projet cosmopolite n'est pas nouveau, mais Kant en donne une version spécifique. Là où le christianisme, notamment chez Augustin, conférait un sens providentiel à l'histoire que couronnerait le règne millénaire de Jésus-Christ, Kant conçoit ici-bas le destin historique de l'homme, mené par une finalité naturelle et séculière. Alors que les penseurs politiques du début du XVIII^e siècle identifiaient des lois naturelles universelles régissant de fait les relations internationales, Kant indique l'impératif d'une institution universelle positive disposant d'un pouvoir politique. Là, enfin et surtout, où cette institution était chez l'abbé de Saint-Pierre et Rousseau, que mentionne Kant, un souhait philanthropique, la « société des nations » devient chez lui le résultat nécessaire du devenir historique. Avec ces trois spécificités, c'est en l'objectivant – par un caractère immanent, institué et nécessaire – que Kant transforme l'idée préalablement existante de cosmopolitisme.

Un opuscule mineur ?

L'histoire n'est pas l'objet primordial auquel s'attache l'essentiel de l'œuvre kantienne. Est-ce à dire que cet article ne consiste qu'en une application ponctuelle à un sujet temporairement en débat, l'histoire, de concepts que Kant forge par ailleurs et sur d'autres

sujets ? Deux raisons réfutent cette hypothèse. En premier lieu, se consacrant à l'histoire, Kant est amené à centrer son projet autour de concepts nouveaux sous sa plume – tels que celui de cosmopolitisme et celui d'insociable sociabilité – et qui sont propres au contenu et à la méthode de cette histoire philosophique. En second lieu, l'écriture de cet article montre l'importance du sujet pour Kant. Celui-ci écrit en effet pour proposer une « élucidation » à une remarque parue plus tôt dans la revue *Gothaische Gelehrte Zeitung*, identifiant une constitution politique parfaite à « l'idée favorite du professeur Kant ». Kant ne dément pas cette affirmation et éclaire dans son article les raisons (tenant à la fois à une nécessité conceptuelle et à une urgence politique et culturelle propre à son époque dite de lumières) qui font d'une constitution parfaite une idée théoriquement et pratiquement capitale. C'est donc d'un concept central que Kant se propose ici d'expliquer historiquement l'importance. À ce titre, son article occupe dans son œuvre une place décisive, en étant moins la simple application de concepts exogènes que l'exposition historique de concepts politiques qui ménagent à sa philosophie une portée historiographique et lui confèrent une efficacité pratique.

INTRODUCTION PHILOSOPHIQUE

Comment écrire l'histoire ?

De quoi y a-t-il histoire ?

Quels objets l'histoire doit-elle étudier ? D'emblée, trouver un objet stable est problématique, tant « le cours des affaires humaines » paraît fragmenté aux yeux de Kant : « la confusion et l'irrégularité » semblent caractériser le champ historique. Cette fragmentation est déterminée culturellement et moralement (la « folie », la « vanité » et la « méchanceté » dirigeant plus les hommes que la « raison ») mais s'exprime aussi dans le domaine politique, par les guerres et rivalités que cause un « appétit de destruction puéril ». Écrire l'histoire consiste à trouver un ordre connaissable sous cette apparente fragmentation. En tant que progrès vers la paix et l'usage complet de la raison, l'histoire que vise Kant est donc avant tout culturelle et politique. De tels objets, toujours inadéquatement réalisés dans l'histoire, ne risquent-ils pas de faire sombrer dans l'abstraction le projet kantien ? L'effort de celui-ci consiste à établir une transition entre, d'une part, le politique conforme à son concept – le droit, compris comme garantie constitutionnelle de la liberté – et la pratique déréglée du politique dans l'histoire, et d'autre part entre la raison actualisée et les « germes » historiquement en travail de celle-ci. L'histoire politique et culturelle doit par conséquent se doubler quant à son contenu concret d'une histoire des conflits, ou de « l'insociable sociabilité » rassemblant et opposant les individus en société et les nations dans leurs rapports diplomatiques et militaires. L'histoire philosophique organise systématiquement cette pluralité d'objets, en étudiant dans les domaines de conflictualité les moyens qui causent et expliquent l'élaboration du droit et le développement des dispositions rationnelles de l'homme.

N'y a-t-il qu'une histoire ?

À l'apparente multiplicité du matériau historique, Kant oppose le projet d'une histoire *universelle* : l'histoire doit être comprise comme un procès unique et exposée comme telle. Cette exigence est assurée par la méthode adoptée : en décrivant « les grandes lignes » mais surtout les principaux « ressorts » du cours des actions humaines, à l'aide d'un « fil conducteur » qui se déroule dans ces actions, Kant met en lumière l'unicité et l'unité du procès historique : il n'y a qu'une seule histoire et celle-ci est dotée d'une dynamique qui lui confère une identité déterminée. Par ce concept de « fil conducteur », Kant s'oppose aussi bien au scepticisme historique de Voltaire, refusant de conférer un sens unique à l'histoire¹, qu'à l'idée herderienne d'un « fil conducteur » dont la dispersion dans les perfections relatives de chaque époque infirme l'idée de progrès². Cette unité et unicité de l'histoire sont pensées par un schéma conceptuel à trois termes : « dispositions », « développement » et « fin » ou « intention de la nature ». Qu'est-ce que Kant entend par là ? La raison et la volonté libre, d'abord à l'état virtuel dans la nature humaine, sont conduites nécessairement à s'extérioriser peu à peu. Le mouvement historique est donc téléologique, car il suit un « plan » prédéterminé qui, en réalisant les potentialités humaines les plus dignes, consiste en un « perfectionnement » de l'« espèce ». Les désordres empiriquement identifiables sont en réalité les moteurs de ce déploiement historique que la nature programme en nous conférant une disposition rationnelle dont le « développement » donne à l'histoire sa trame centrale.

Quel est le statut d'une histoire philosophique ?

Kant ne prétend pas ici écrire dans le cadre de la stricte discipline historique, encore moins remplacer celle-ci. Les concepts organisés autour de celui de « développement » décrivent la dynamique d'ensemble de l'histoire et rapportent celle-ci à la question des facultés

1. Voltaire, *Le Pyrrhonisme de l'histoire*.

2. Herder, *Une autre philosophie de l'histoire*.

humaines traitée d'un point de vue extérieur à l'histoire dans l'œuvre épistémologique de Kant. *L'Idée d'une histoire universelle* est donc l'esquisse d'une histoire philosophique. Celle-ci est à comprendre comme une philosophie de l'histoire indiquant les enjeux philosophiques de celle-ci, mais d'abord comme une histoire d'un point de vue philosophique en tant qu'elle éclaire le processus par lequel l'humanité s'accomplit en conformant à leurs concepts sa culture et ses institutions. Comment cette histoire philosophique se rapporte-t-elle à l'histoire empirique ? Quelles relations y a-t-il entre la compréhension globale de l'histoire comme progrès et la collecte détaillée des faits particuliers à chaque époque ? Premièrement, en ne prétendant pas la fonder, mais en présupposant son existence : la connaissance de la discipline historique et de ses contenus concrets est la condition de la rédaction d'une histoire philosophique. Cette dernière confère cependant au matériau historique l'organisation systématique et l'orientation finale que, seule, l'histoire empirique risque de manquer en s'égarant dans le détail et la « complexité ». Cette complémentarité épistémologique définit la double fonction propre à l'histoire philosophique. Celle-ci doit faire assumer à l'histoire les enjeux politiques et culturels qui définissent l'humanité. En termes pratiques, enfin, l'histoire philosophique fait prendre conscience à l'espèce humaine, du moins à la partie éclairée de celle-ci, de sa destination, et de la sorte l'encourage et lui en facilite l'accomplissement. Par sa fonction de vecteur de conscience, l'histoire philosophique a ainsi vocation à accélérer le processus historique.

Histoire et sciences de la nature

La première proposition de l'article énonce un principe de la théorie naturelle : tout être naturel est finalisé, et la nature est à comprendre comme système organique. Est-ce à dire que l'histoire est fondée sur les sciences de la nature, et notamment sur la biologie ? Si cette proposition naturelle sert de point de départ à une réflexion historique, c'est que l'histoire elle-même commence avec les dispositions naturelles de l'homme. La nature est cependant à entendre chez